

## **Antoine Perrault**

Dans la geste du Séminaire, les acteurs prennent souvent la stature de personnages de légende. Ainsi en fut-il de l'abbé Antoine Perrault que les étudiants appelaient "le Père Perrault". Énorme au plan physique, il évoquait la figure de Pantagruel, mais il avait la sensibilité d'un enfant. Être de passion, il ne faisait jamais les choses à moitié. Doué d'une intelligence hors du commun, il possédait un dossier académique impressionnant : licence en philosophie, doctorat en théologie et brevet d'enseignement en chant grégorien de l'Université Laval.

Agréable à vivre pour ses confrères au Séminaire, M. Perrault pouvait se montrer espiègle, boute-en-train, ouvert à l'autre et capable d'autodérision. Il se présentait en classe comme un enseignant hors du commun. Si au début de sa carrière au Séminaire, on l'affecta à la philosophie, à l'instruction religieuse et au chant, il s'est surtout illustré comme professeur de grec en versification, belles-lettres et rhétorique. Doué d'une vive mémoire, il avait appris par cœur de longs extraits des œuvres que l'on traduisait en classe, notamment l'Anabase de Xénophon. Il déclamait ces textes avec le feu et le sens du rythme d'un musicien ou de l'orateur, mettant en évidence le balancement des phrases par les particules "men" ... "dé". On raconte qu'ayant accompagné un jour un groupe d'élèves du Séminaire dans un voyage au Mexique, il déclamait de sa voix de Stentor une de ces pages dans la cour d'un collège. Les jeunes mexicains, intrigués, se demandaient bien ce qu'il disait; ayant capté leur attention, il leur expliqua ensuite en espagnol de quelle langue il s'agissait, leur présenta l'ouvrage cité et de quoi il y était question. Ses élèves,

connaissant sa passion pour la musique, prenaient plaisir, quand il y avait concert en soirée, à l'interroger sur l'artiste ou sur les œuvres au programme. Il en oubliait les règles de grammaire grecque ou la page à traduire pour leur partager sa large culture musicale.

Suite à des problèmes d'ordre psychologique, il avait été dispensé de la célébration de la messe. Mais tout comme Vivaldi, le prêtre roux, on le retrouvait au jubé de la cathédrale où il dirigea la chorale de 1930 à 1968. Il y assumait le chant sur semaine tandis que le chanoine Fortin, le nez chaussé d'un lorgnon et bec pincé, touchait les grandes orgues. Cet homme distingué revêtu du lustre d'un séjour d'études à Paris avec Mgr Georges Dionne, était un musicien plutôt apollonien alors que le Père Perrault présentait un profil dionysiaque. Mais en ce lieu saint régnait entre eux l'harmonie pour la plus grande gloire de Dieu.

Les légendes qui circulaient au Séminaire attribuaient au Père Perrault un goût et un intérêt marqués pour les langues. Il connaissait bien l'anglais, sa famille ayant vécu de 1907 à 1910 à Fall River aux États Unis. Il aurait ainsi tâté du grec moderne, de l'allemand, de l'espagnol et du russe. Lors d'un voyage à Montréal, il aurait rencontré aux environs du port des marins de là-bas et il s'était fait comprendre d'eux, ce qui lui avait fait éprouver une euphorie assez rare.

Membre cofondateur de la Société des concerts du Bas-Saint-Laurent, qui ouvrit nos jeunes esprits à la grande musique, il était allé à New York peut-être pour y rencontrer des artistes ou en vue de planifier le programme des saisons à venir. À son retour de "la grosse pomme", il avait

arpenté la rue Ste-Catherine vers les 6 ou 7 heures du matin, respiré l'air frais et entendu des chants d'oiseaux : "Bithême! avait-il réagi, je me croyais à Saint-Cléophas."

Il enseignait aussi le violon, un instrument dont il avait acquis la maîtrise au Séminaire. Son enseignement s'adressait d'abord aux étudiants de la maison, mais il allait aussi partager son art chez les religieuses du St-Rosaire où il avait une sœur, Victoire, musicienne de qualité. Membre d'une communauté enseignante, Sœur Victoire a formé à la musique bon nombre de ses consœurs, mais aussi des jeunes qui lui étaient confiés. La famille rosariste lui doit une *Supplique pour la glorification de Mère Marie-Élisabeth*, la fondatrice de cette congrégation. Mais alors que saint Benoît parlait de spiritualité avec Scolastique, sa sœur moniale, les entretiens de Victoire et Antoine portaient plutôt sur la musique.

Musicien dans l'âme, M. Perrault disposait sans doute de l'oreille absolue et d'un sens musical exceptionnel. Evoquons en preuve un fait rapporté par Jean-Guy Nadeau : Gilles Vigneault commençait à se produire en concert, vers les années 1964-65, et il était venu chanter à Rimouski dans son Alma Mater. En fin de soirée, les confrères se retrouvent chez Jean-Guy avec Georges Beaulieu, Antoine Perrault et le pianiste accompagnateur de Vigneault, Gaston Rochon. Celui-ci demande à tout hasard : Cela vous a plu? M. Perrault répond: Oui, mais il y a un passage qui accroche dans "Mon pays, ce n'est pas un pays, c'est l'hiver". Vous vous en êtes rendu compte! admet le pianiste. Allons donc chez moi, continue l'abbé Antoine. Assis devant son piano, il plaque d'abord un accord, joue l'air du refrain, puis, d'une main de maître, réussit le passage

au couplet, écrit dans une autre gamme. M. Rochon en resta tout ébahi : un professionnel se faire corriger par un enseignant de collègue!

Le Père Perrault tenait à offrir une prestation de qualité à l'auditoire rassemblé dans la salle académique, soit de présenter une interprétation des œuvres au programme, non une simple exécution, ce qui peut s'entendre d'une mise à mort. Or l'interprétation d'une pièce, que ce soit par un artiste ou un ensemble, sera toujours unique. Il s'agit de redonner vie à ce qu'un auteur a produit et confié à la postérité qui l'oubliera ou le mettra en valeur. Ainsi un artiste ou une orchestre pourra enregistrer une même œuvre deux ou trois fois dans sa vie et chaque fois la critique va relever de l'originalité, des faiblesses ou des trouvailles.

Directeur de l'orchestre St-Charles de 1940 à 1965, M. Perrault aura couvert un vaste répertoire: signalons les opéras "Joseph" de Méhul et "Le fils du croisé" de Planchet, la symphonie no 100, dite *Militaire*, de Joseph Haydn, la Cantate du Séminaire, œuvre de l'abbé Alphonse Fortin dont il avait réalisé l'harmonisation en une seule nuit. On se souvient aussi de *Pump and Circumstances* ou *Dans le jardin d'un monastère*. Rendre ces œuvres devant Mgr le supérieur, son conseil et la communauté du Séminaire s'apparentait à un accouchement. Il s'agissait de donner vie à un chef-d'œuvre dont il connaissait les richesses et les difficultés mais avec des musiciens dont la virtuosité laissait à désirer et la justesse demeurait souvent approximative... Chaque fois, il se devait de relever un défi, de réaliser un tour de force. Comment s'étonner alors qu'il sortait en nage de ces prestations? Les commentaires des confrères lors des prochains repas lui laisseront peut-être entendre si les applaudissements avaient souligné la

qualité de la musique entendue ou la satisfaction que ce soit enfin terminé... On n'a pas idée de la patience et de l'acharnement à la tâche que des hommes comme lui ont déployés pour faire des potaches qui entraient chaque année au Séminaire des hommes de valeur qui tiendraient un rôle important dans la société dans laquelle ils prendraient ensuite leur place.

M. Perrault eut une fin un peu triste. Retraité en 1968, il demeura au Petit Séminaire et, en 1970, passa avec ses confrères âgés à la Résidence Lionel-Roy. De 1972 à 1986, année de son décès, il fut confié aux soins de l'hôpital de Mont-Joli où il fêta en 1977 son jubilé d'or sacerdotal. Les mains de ce colosse, déformées par l'arthrite, faisaient peine à voir, mais sa mémoire restait vive et son imagination féconde : à preuve, quand on le soumit à un test Rorschach en 1975, on dû l'arrêter car les images qu'il percevait fusaient sans arrêt comme l'eau d'un geyser. En 1979, il acceptait que son nom désigne un nouveau groupe musical, l'ensemble Antoine Perrault. Rimouski s'en orgueillit et la mémoire d'un grand homme est conservée.

Paul-Émile Vignola

Avril 2014